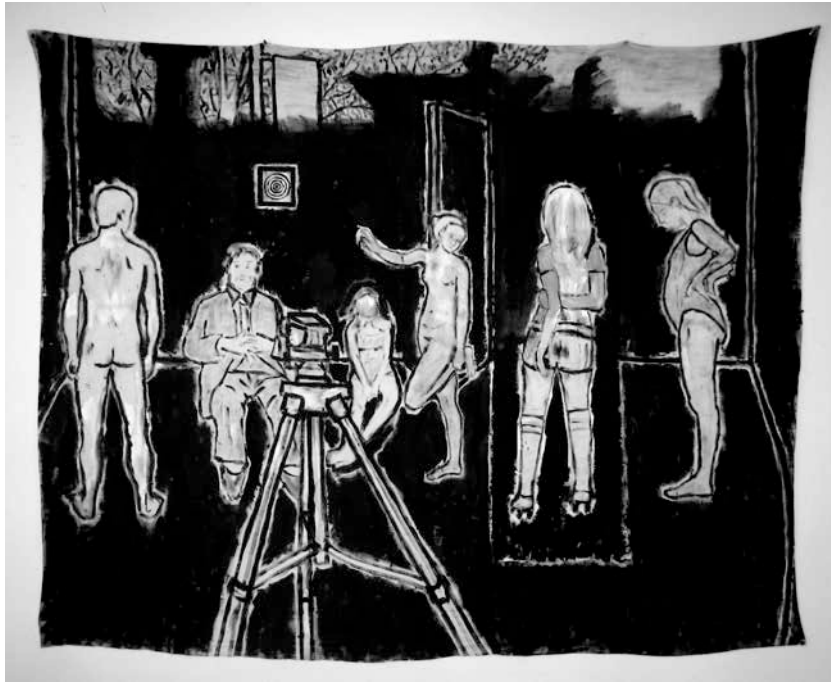


RAS LE BOL

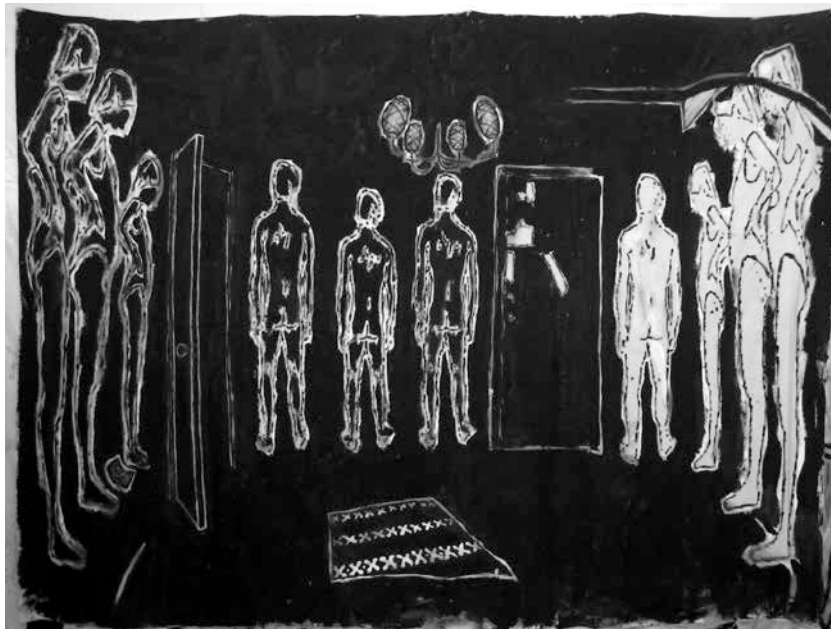


RAS LE BOL

2

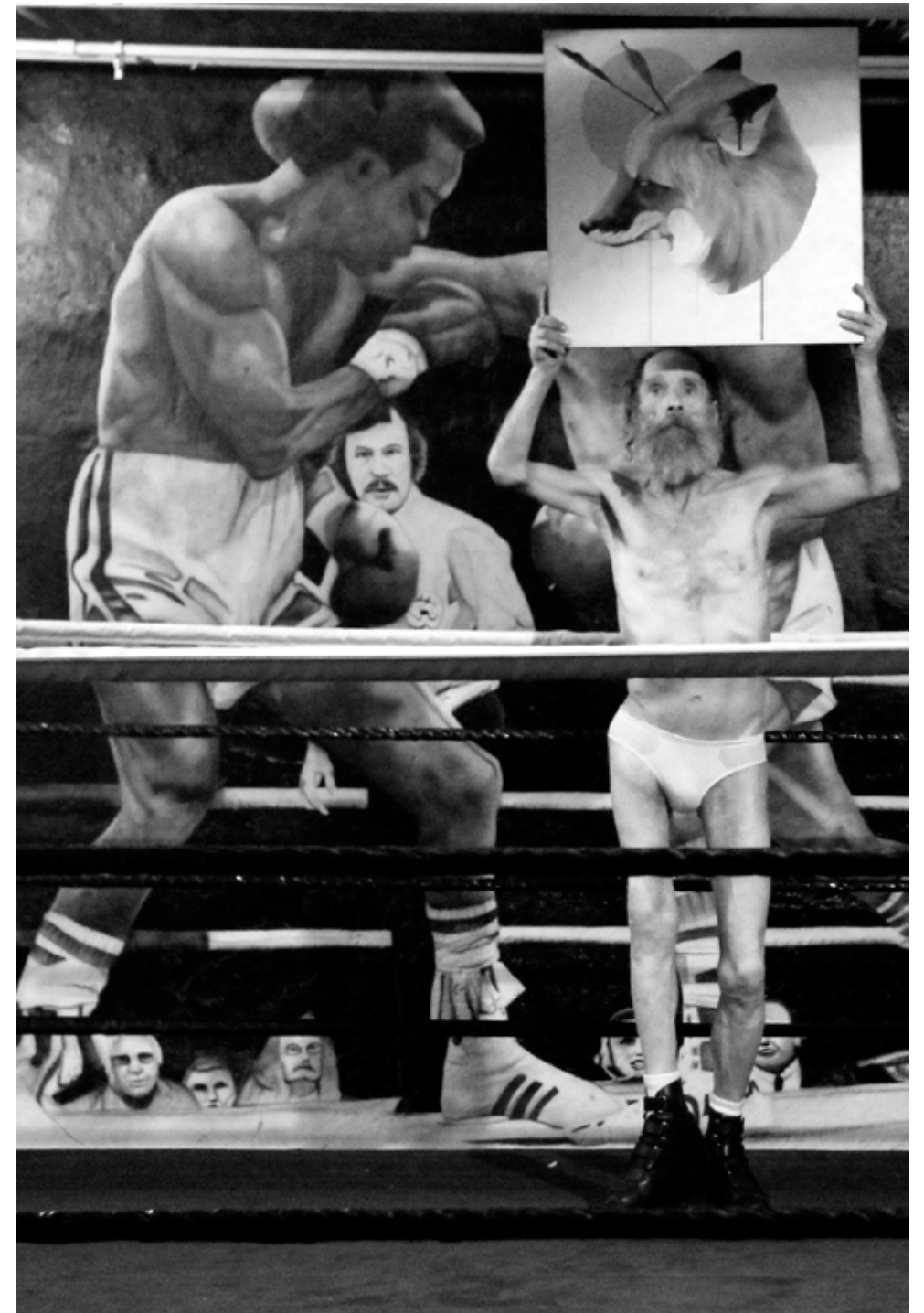


Aurélien Monsarrat Chanon, *Qui sont-ils ?*, 2007, gouache sur drap, 124,5 x 139,7 cm



Aurélien Monsarrat Chanon, *Fusillade*, 2007, gouache sur drap, 175 x 230 cm

3



Isabelle Mathieu, *Les Gants Blancs*, 2012, photographie documentaire issue d'une performance, provenant de la série Ring Girl en collaboration avec Jean S., impression numérique à jet d'encre, 66 x 48,26 cm



Isabelle Guimond, *Karmen*, 2012, huile sur bois, 122 x 76,2 cm

RAS LE BOL

Les raisons d'être outré, découragé de l'état du monde et du devenir de l'humanité ne manquent certainement pas. Mais comment donner une forme à cet état de révolte dans une pratique artistique singulière ? Développée autour de cette problématique, l'exposition rassemble des artistes dont les œuvres expriment un ras-le-bol général, un écœurement face à certaines réalités. Loin d'adopter une approche contemplative, formaliste, autoréférentielle ou frileuse face à la possibilité de parler d'autre chose que de l'art à travers l'art, les artistes sélectionnés ici s'affirment, communiquent leurs sentiments, observent le monde, pointent des aberrations et assument leur ancrage social.

L'exposition *Ras le bol* a trouvé sa première impulsion dans le diptyque de Naufus Ramirez-Figueroa intitulé *The Soiled Queen (God Save the Queen)*, lequel montre l'artiste travesti en reine, grassouillette, barbue et... incontinent. On comprend qu'il s'agit de ternir l'image de la reine d'Angleterre grâce au titre emprunté au célèbre groupe punk rock britannique, Sex Pistols.¹ L'urgence de dire qui s'exprime dans cette œuvre et son lien avec la culture punk a motivé la recherche des autres artistes de l'exposition. Il s'agissait de dénicher de jeunes pratiques, fortes et fragiles à la fois, qui, comme le mouvement punk,² seraient animées par un incontournable besoin d'expression, de provocation, de contestation, qui refuseraient la virtuosité ou adhèreraient au fameux « Do It Yourself ».³ Si les pièces exposées ne présentent pas toutes ces particularités de manière évidente, elles sont en revanche toutes engagées dans un désir ardent ou subtil de dénonciation. Les œuvres de *Ras le bol* pointent des réalités inacceptables quoique supportées quotidiennement, des réalités qui nous aliènent, mais qui, dans un instant de lucidité, sont susceptibles de faire surgir cet esprit de révolte latent, ce ras-le-bol à la fois général et particulier, paradoxal.

Ras le bol de la monarchie. Ras le bol des conséquences du colonialisme. Ras le bol des stratégies électorales. Ras le bol de la prétendue pureté. Attendrissante et repoussante, l'œuvre de Ramirez-Figueroa s'attaque à l'image de la reine d'Angleterre, symbole du colonialisme anglo-saxon et d'un mode d'organisation sociale obsolète. Elle permet de dire l'absurdité du serment d'allégeance à la reine Elizabeth II que tous les nouveaux arrivants canadiens doivent encore prêter.⁴ La présentation de ce diptyque vient à point nommé sous le gouvernement Harper qui n'a pas hésité à retirer les œuvres d'Alfred Pellon du foyer du ministère des Affaires étrangères pour les remplacer par des portraits de Sa Majesté. Un geste perçu par la communauté artistique comme une instrumentalisation politique profondément rétrograde.

Ras le bol de l'obligation d'être heureux. Ras le bol du « politiquement correct » et de l'hypocrisie. Les œuvres d'Isabelle Guimond, construites à partir de photographies en apparence banales, prises dans la rue, dans les médias ou dans les différents réseaux sociaux, révèlent des singularités territoriales et culturelles. Du tableau *Karmen* émane cet esprit de révolte que seule la puissance des images

permet. L'iconographie est délibérément grossière. De puissants clichés sont utilisés, mais leur amalgame reste ouvert à interprétation. Irrévérant, le féminisme rencontre l'imagerie des premières nations sans jamais résoudre son énigme sémantique.

Ras le bol des spécificités disciplinaires et de l'intolérance. Ras le bol de l'autorité. Ras le bol de l'exploitation du corps de la femme. Isabelle Mathieu situe sa pratique entre l'art et la boxe, interroge l'un à partir de l'autre. Si la photographie *Les Gants Blancs* semble se trouver à la frontière de ces deux univers, c'est plutôt vers le monde de la rue qu'elle tend. Loin de l'image sexy associée aux « ring girls » qui arborent fièrement les pancartes identifiants les rondes d'un match, l'homme que nous voyons, itinérant sidéen et toxicomane, a accepté l'invitation de l'artiste à poser pour elle au Club de boxe Underdog où elle s'entraîne, résultat d'une relation amicale développée sur plusieurs mois. Au mur, une fresque anonyme commémore le championnat entre Sugar Ray Leonard et Roberto Duran ayant eu lieu à Montréal en 1980. Sorte d'allégorie à l'équilibre fragile « en rupture, comme l'écrit l'artiste, avec l'esthétique pugilistique habituelle où la magnificence cède le pas au dénuement », la photographie met en relation différents niveaux de réel – la boxe, l'art et l'humanité – afin que l'on s'interroge sur la valeur respective qu'on leur accorde.

Ras le bol des situations ambiguës et des abus de pouvoir. Ras le bol de la représentation et des médias. Les œuvres d'Aurélien Monsarrat Chanon ont été réalisées à même d'anciens draps, ce qui leur confère une dimension intime opérant un contraste avec la dimension collective des scènes représentées. Les titres *Fusillade* et *Qui sont-ils?* laissent suggérer un abus de pouvoir, qu'il soit policier ou médiatique. La facture expressionniste et la liberté des traits de pinceaux assurent une vivacité déconcertante à l'ensemble. On perçoit la nécessité d'exprimer rapidement, sans l'artifice de la couleur, l'imminence de la crise. L'aspect brut de ces œuvres et le pessimisme qui s'en dégage les rapprochent assurément des attitudes associées au mouvement punk, le recours à la violence explicite en moins.

Ras le bol de la société du déchet, de l'industrie et de l'exploitation des travailleurs. Ras le bol de la surconsommation et de l'obsolescence programmée. Les œuvres de Kristin Nelson nous parlent de

la transformation des techniques de production des objets usuels de consommation. L'artiste a fabriqué sur un métier à tisser des étoffes s'apparentant à du « papier brun » qu'elle insère dans une distributrice. Lors d'une performance antérieure, elle a invité les travailleurs d'une place d'affaires à Winnipeg à s'en servir comme serviette de table, questionnant ainsi la valeur accordée au travail manuel. La deuxième œuvre, elle aussi réalisée en tissu, mais cette fois-ci grâce à la technique du point de croix, représente une usine de production de masse, mais sciemment présentée à l'envers, comme la face cachée de l'industrialisation, révélant l'organisation derrière l'apparence chaotique.

Ras le bol du sexisme. Ras le bol des distinctions entre la culture savante et la culture populaire. Ras le bol de l'appropriation psychologique des prolétaires. Whitney Lafleur intervient dans les zones de vulnérabilité. Elle teste les modes de communication et la relation de confiance. Dans une approche tantôt douce et teintée d'humour, tantôt chargée de violence, elle brouille notre compréhension des notions d'empathie, de don de soi et d'égo, ainsi que de bon et de mauvais goût. L'installation performative éclectique *Nourrice* donne la parole à des hommes qui, à travers la vidéo, racontent leur singularité en se faisant couper les cheveux ou tailler la barbe. Ponctuellement, l'artiste chevauche l'étrange vélo-stationnaire-centaure juché sur la plateforme rotative de l'installation en chantant un air populaire de manière lancinante. Une lumière blanche est alors activée par l'engrenage, balayant momentanément la pénombre de la salle d'exposition.

Ras le bol de la prévisibilité. Ras le bol de la rationalité. Ras le bol du bruit ambiant. Ras le bol du système. Ras le bol du Canada. Ras le bol de l'art en général et du travail en particulier. Musicien et performeur, ex-membre des Georges Leningrad, Bobo Boutin dessine quotidiennement depuis des années en réponse aux mille aberrations observées autour de lui et dans les médias. En résulte une immense fresque déjantée constituée de plus d'une centaine de petits dessins : une collection de caricatures impulsives et de commentaires crus sur le monde actuel.

Si l'exposition rassemble des pratiques singulières, critiques, nourries d'une certaine révolte contre la société, contre les idées reçues, l'hypocrisie et la bienséance, celles-ci ne sont pas pour autant

prisonnières des attitudes associées aux différents genres artistiques, y compris celles du mouvement punk lui-même. Ces œuvres ont ainsi pour trait commun de tenter de transgresser à la fois les règles morales de la société qui les ont vues naître et celles, plus tacites, de leur propre discipline.

Ève Dorais

1 - *God Save the Queen* est le titre de l'une des chansons de l'album *Never Mind the Bullocks*, paru en 1977.

2 - Les origines du punk rock sont associées à la scène underground new-yorkaise de la fin des années 1960 et du début des années 1970, laquelle une fois exportée en Angleterre trouva un terrain fertile chez les jeunes révoltés des classes ouvrières aliénés et prêts à tout pour éviter le statu quo. Rappelons que le terme «punk» vient de l'argot anglais et signifie à peu près «débile», «sans valeur», «moins-que-rien».

3 - Le principe « Do It Yourself », associé au mouvement punk, préconise

de produire soi-même ses biens de consommation afin d'éviter toute dépendance sociale et industrielle, d'opérer en marge des systèmes. Le «faites-le vous-même» est intéressant au plan artistique, car il est en quelque sorte le contraire du «ready-made», le «déjà fait». Il redonne une valeur au travail manuel, approximatif, artisanal : non industriel.

4 - Immigrant en provenance du Guatemala, le jeune Ramirez-Figueroa a été profondément marqué par ce processus. L'allégeance à la reine d'Angleterre était pour lui une situation étrange car pour les Guatémaltèques elle «représente l'un des envahisseurs».



Naufus Ramirez-Figueroa, *The Soiled Queen (God Save the Queen)*, 2010, diptyque, impression à jet d'encre, en collaboration avec Proyectos Ultravioleta et Juan Brenner, 142,24 x 94,74 cm chacun, édition de 3

FED UP

There is certainly no lack of reasons to be angry and disheartened by the state of the world and the future of humanity. But how can we make this indignation take form within unique art practices? *Ras le bol* (*Fed Up*) is developed around this question, and brings together artists whose works express being generally sick and tired with certain realities. Far from adopting contemplative, formalist, self-referential or timid approaches when faced with taking on subjects that go beyond art for art's sake, the artists presented in *Ras le bol* assert themselves, observe the world, communicate their feelings, point out aberrations, and deal directly with their place within society.

The impetus for the exhibition was Naufus Ramirez-Figueroa's diptych *The Soiled Queen (God Save the Queen)*, a photographic work where the cross-dressing artist plays the role of a fat, bearded and... incontinent Queen of England. We understand that his goal is to tarnish the image of the Queen with a nod to the song of the same title by the celebrated British punk band the Sex Pistols.¹ The urgency to communicate and the connection to punk culture present in this work motivated the search for the other participants in the exhibition: young artists with practices that embody both force and fragility and that, like the punk movement,² are driven by an inescapable need to express themselves, to provoke, to challenge authority, and that refuse virtuosity, often subscribing to the DIY ethic.³ While all the pieces in the exhibition do not overtly present all these specificities, they do all display a commitment and desire to denounce, be it forcefully or subtly. The artworks in *Ras le bol* foreground unacceptable realities that we nonetheless accept in everyday life, realities that alienate but that in moments of lucidity can give way to the latent spirit of revolt within us, a disgust that can paradoxically be both generalized and specific.

Fed up with monarchism. Fed up with the consequences of colonialism. Fed up with electoralist scheming. Fed up with supposed purity. Both touching and repulsive, Ramirez-Figueroa's *The Soiled Queen (God Save the Queen)* deals with the image of the Queen of England, symbol of Anglo-Saxon colonialism and its obsolete mode of social organization. The work brings to the fore the absurdity of the pledge of allegiance to Elizabeth II that all immigrants to Canada must still make in order to become citizens.⁴ The presentation of this diptych is timely, with a federal government in power that recently had the paintings of Alfred Pellon removed from the hall of the Ministry of Foreign Affairs in order to replace them with portraits of Her Majesty, a gesture seen by the arts community as deeply retrograde political instrumentalization.

Fed up with the obligation to be happy. Fed up with political correctness and hypocrisy. Isabelle Guimond's artworks, constructed from seemingly banal photographs taken in the street, from the media or social networks, work to unveil cultural and territorial specificities. The painting *Karmen* gives off a spirit of revolt that only the power of

images allows for. Rendered with deliberate representational crudeness, the combination of strong stereotypes used goes beyond cliché and opens the work up to interpretation. In a decidedly irreverential mode, feminism meets native imagery without ever fully resolving the semantic riddle that Guimond proposes.

Fed up with disciplinary specificity and intolerance. Fed up with authority. Fed up with the objectification of women's bodies. Isabelle Mathieu situates her practice between artmaking and boxing, in a relationship where one can question the other. While her photograph *Les Gants Blancs* seems to fall in between these two worlds, it leans more heavily towards the street. Far from the sexy image associated with the "ring girls" that traditionally brandish the placards identifying the beginning of each round, the person portrayed in the photos, a homeless man suffering from AIDS and alcoholism, accepted the artist's offer to pose for her, resulting in a friendship that developed over the course of several months. On the wall of the Underdog boxing club where the artist trains, a fresco by an anonymous artist commemorates the 1980 world championship match between Sugar Ray Leonard and Roberto Duran in Montreal. A delicately-balanced allegory that "breaks away from the usual pugilistic aesthetic, where impressiveness gives way to bareness and destitution," as the artist states, the work brings together very different realities – boxing, art, humanity – casting a critical light under which we might see more clearly the value that we accord to each.

Fed up with abuse of power and ambiguity. Fed up with representation and the media. Aurélien Monsarrat Chanon's artworks are created directly on old sheets, giving them an intimate character that contrasts with the social atmosphere of the scenes represented. The titles *Fusillade* and *Qui sont-ils?* evoke a police or media-inflicted abuse of power. The expressionistic technical approach and freehand brushstrokes give the works a disconcerting vivacity, and the artist's need to urgently express the imminence of a crisis or outbreak without the encumbrance of the artifice of colour is also manifest. The rawness of the works and the pessimism that they give off allies them with the attitudes associated with the punk movement, minus the explicit recourse to violence.

Fed up with a society of waste, industry and worker exploitation. Fed up with overconsumption and programmed obsolescence. The works of Kristin Nelson address how the production techniques of ordinary consumer objects can be transformed. The artist initially uses a loom to weave pieces of cloth resembling "brown paper" that she then installs in a paper distributor like those found in public washrooms. During a previous performance, she had invited workers in a Winnipeg office building to use the paper as dinner napkins, thus questioning the value placed upon manual labour. The second work, also textile-based, uses cross-stitch, a type of embroidery, to depict a mass-production factory. However, only the back-side of the work is presented, as if to show the hidden face of industrialization and the orchestrated order behind chaotic appearances.

Fed up with sexism. Fed up with distinctions between high and low culture. Fed up with the psychological appropriation of the proletariat. Whitney Lafleur takes action in zones of vulnerability, testing modes of communication and trust between people. Using an approach alternating between gentle humour and violence, she blurs our understanding of empathy, of giving of oneself and one's ego, and of good and bad taste. The eclectic performance installation *Nourrice* gives voice to men who, in videos, recount what makes them unique, all while getting their hair cut or beards trimmed. From time to time, while singing a throbbing, beat-driven pop song, Lafleur gets on and pedals a strange exercise bike-centaur hybrid on the installation's rotating platform, triggering a bright white light that briefly sweeps the dim exhibition space.

Fed up with predictability. Fed up with rationality. Fed up with background noise. Fed up with the system. Fed up with Canada. Fed up with art in general and work in particular. Musician, performer, and former member of les Georges Leningrad, Bobo Boutin has kept up a daily drawing practice for many years, responding to the thousands of aberrations he observes around him and in the media. The result is an immense, strange and eccentric fresco made up of over a hundred small drawings: a collection of impulsive caricatures and raw commentary on our contemporary world.

While *Ras le bol* brings together singular and critical practices driven by a sense of revolt against society and its preconceptions, hypocrisy and proper manners, these artists do not allow themselves to become prisoners to the attitudes associated with these artistic approaches, nor to those associated with the punk movement itself. These works thus share the desire to transgress both society's moral rules as well as those, generally unstated, that are dictated by their own artistic disciplines.

Ève Dorais

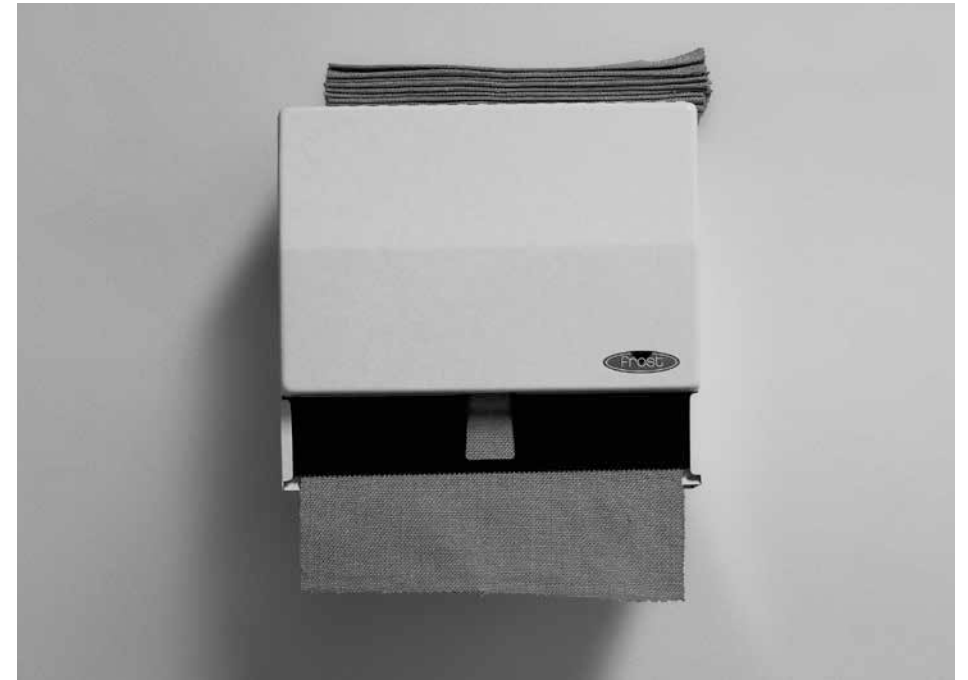
1 - *God Save the Queen* is the title of one of the songs from the Sex Pistols' 1977 album, *Never Mind the Bullocks*.

2 - The origins of punk rock are associated with the NYC underground scene of the late 1960s and early 1970s that, once exported to England, found favour with the younger generation of the alienated working classes, willing to avoid the status quo at any cost. The term "punk", in English slang, originally meant crazy, worthless or good-for-nothing.

3 - This principle, associated with the punk movement, advocates producing one's consumer goods oneself in order

to avoid all socio-economic and industrial dependency and to operate in the margins of these systems. DIY is interesting from an artistic viewpoint as it is in a sense the diametrical opposite of the ready-made, re-assigning value to types of labour that are manual, roughly-executed, craft-oriented and non-industrial.

4 - An immigrant from Guatemala, Ramirez-Figueroa was deeply marked by the immigration process as a child. For him, as for Guatemalans in general, the Queen "represents one of the invaders", thus rendering a pledge of allegiance to her absurd.



Kristin Nelson, *Untitled (paper towels)*, 2012, coton et machine distributrice de serviettes, 22,8 x 30,5 cm



Kristin Nelson, *Factory #1*, 2012, laine et métal, 61 x 122 cm



Whitney Lafleur, image extraite de la vidéo *Richard*, 2012, 30 min.



Œuvres de Bobo Boutin, encre, crayon de plomb et collage sur papier, 28 x 21,6 cm chacun. De gauche à droite, de haut en bas : *Hello Creatures* (page 4, 8, 17, 21), 2005 ; *Rappel*, 2014 ; *Ce n'est jamais assez*, 2013 ; *Aisselles*, 2013.

L'exposition *Ras le bol* a été présentée au Centre des arts actuels Skol, du 18 avril au 17 mai 2014, sous le commissariat de Ève Dorais. Elle comprenait des œuvres de Bobo Boutin*, Isabelle Guimond, Whitney Lafleur*, Isabelle Mathieu*, Kristin Nelson, Aurélien Monsarrat Chanon et Naufus Ramirez-Figueroa*.

*Les artistes dont les noms sont suivis d'un astérisque ont également présenté des performances le soir du vernissage.

La commissaire tient à remercier le Conseil des arts et des lettres du Québec sans quoi la production de cette publication n'aurait pas été possible ainsi que Stéphanie Chabot pour ses précieux conseils.

Rédaction et coordination : Ève Dorais
Révision : Pierre Terzian
Traduction : Simon Brown
Direction artistique et design de la couverture : Jean-François Proulx, Balistique
Design graphique : Magalie Rouleau
Impression : Repro-UQAM

Dépôt légal :
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014
Bibliothèque et Archives Canada, 2014

Ras le bol
Catalogue d'une exposition tenue au Centre des arts actuels SKOL, Montréal du 18 avril au 17 mai 2014. Textes en français et en anglais.

ISBN 978-2-922009-18-7 (papier)
ISBN 978-2-922009-19-4 (pdf)

1. Art québécois - 21e siècle - Expositions. I. Dorais, Ève, 1978- .
II. Centre des arts actuels SKOL.

N6546.Q8R37 2014 709.714090512074 C2014-940671-1F

RAS LE BOL

Bobo Boutin
Isabelle Guimond
Whitney Lafleur
Isabelle Mathieu
Aurélien Monsarrat Chanon
Kristin Nelson
Naufus Ramirez-Figueroa

Commissaire : Ève Dorais

